

Chronique du « furetaire »

Claude Razanajao



Cette chronique n'est pas nouvelle ; elle a simplement changé de titre. Après une brève interruption, elle revient pour entretenir les lecteurs de l'Almanach de divers faits et de faits divers survenus dans le passé. Sans rapport avec les Cévennes pourrait-on objecter ! Sans doute, mais les Cévenols d'autrefois s'intéressaient aussi aux événements extérieurs à leurs montagnes ; ceux qui avaient la possibilité et les moyens de lire ont peut-être eu accès aux sources utilisées ici. Par ailleurs, les adeptes des voyages ont très bien pu être témoins de certains événements rapportés ici.

En partant du constat que l'information et la documentation ont souvent été sous utilisées, on évoquera des inventions et des faits survenus autrefois, tombés ensuite dans l'oubli puis redécouverts. Des exemples seront pris dans le domaine des techniques et dans les faits de société.

*

Au siècle dernier, le publiciste Ernest Laboulaye écrivait à propos de l'utilité du livre et de la lecture : « La lecture n'est pas une science universelle, ce n'est pas non plus la sagesse universelle, mais un homme qui a pris l'habitude de lire peut toujours consulter sur chaque question donnée une expérience plus grande

que la sienne, et une expérience désintéressée ».

On ne le contredira pas sur ce point, quoique son jugement puisse être nuancé comme on le verra plus loin. On est également réservé lorsqu'il ajoute : « Savez-vous ce que sont les populations qui n'ont pas de livres, par exemple les populations indiennes de l'Amérique ? Les Indiens n'ont pas de passé, ils n'ont que les souvenirs vagues conservés par leurs vieillards. Aussi chez eux l'expérience ne fonde-t-elle jamais rien ». Et de donner comme exemple l'arme la plus parfaite inventée par l'un d'eux et dont il ne reste même plus le souvenir lorsqu'elle est détruite.

Cette vision est un peu trop réductrice. Il est indéniable que l'écrit a été un accélérateur formidable du développement des connaissances. Mais l'écrit n'existe que depuis quelques millénaires. Comment les populations de la préhistoire ont-elles transmis leur savoir et leur savoir-faire aux générations suivantes

sinon par tradition orale ? Sans aucune trace écrite, ils ont développé les techniques qui ont conduit à l'émergence des premières civilisations de l'Antiquité. Traditions orales mais aussi et surtout contacts de cultures et échanges. Les dernières populations de la terre qui ignorent encore l'écriture vivent dans des régions isolées et quasi inaccessibles. L'écrit, les traditions orales, les échanges sont facteurs de développement certes mais - a contrario - facteurs de stagnation, voire de régression. Notamment lorsqu'une idéologie les sous-tend. Ainsi, les tabous et les interdits doctrinaux sont réellement un frein à l'évolution de l'humanité : « Les anciens ont toujours fait comme ça ! » ; « C'est contraire aux Écritures ! ». La mort horrible d'un Giordano Bruno sur les bûchers de l'Inquisition¹ est là pour nous rappeler que la civilisation du livre et de l'écrit s'est maintes fois embourbée dans l'obscurantisme.

Il n'est pas besoin de rappeler l'intolérance subie jadis dans les Cévennes pour en être convaincu.



Giordano Bruno

On est surpris de constater combien de découvertes novatrices n'ont jamais reçu d'application

Si, comme l'a écrit Arthur Schopenhauer, « la plus grande partie du savoir humain est déposée dans des documents et des livres, mémoires en papier de l'humanité », ces mémoires sont par essence fragiles. Les guerres en ont détruit beaucoup. Ces destructions ont provoqué autant de périodes de régression. De surcroît l'accès au livre a longtemps été réservé à une minorité. Le célèbre roman de Umberto Eco « Le nom de la rose » nous montre l'image de la tour où sont conservés des livres quasi inaccessibles. Combien de richesses dormaient (et dorment souvent encore) sur les rayons des bibliothèques ! Mais, lors même que ces richesses sont accessibles, quelle difficulté pour y trouver la bonne information si l'on ne possède pas le fil conducteur !

Prendre l'habitude de lire conseillait E. Laboulaye. Encore faut-il vivre dans un environnement favorisant la lecture. Savoir trouver les livres et savoir les choisir ne peut être que le fruit d'une longue fréquentation de ces formidables outils de culture.

Ce faisant, on est surpris de constater combien de découvertes novatrices n'ont jamais reçu d'application et ont été oubliées par la suite. Nous ne parlons pas des géniales et bien connues inventions d'un Léonard de Vinci mais de celles restées ignorées, à toutes époques, faute de diffusion de l'information les concernant. Souvent, elles n'ont été « redécouvertes » que bien longtemps après ainsi qu'on va le voir avec l'exemple suivant.

L'arme perfectionnée « des Indiens sans écriture retombée dans l'oubli » évoquée par E. Laboulaye trouve exactement son pendant - et à deux reprises au cours de l'histoire. Les chasseurs seront intéressés puisqu'il s'agit d'armes... fonctionnant à l'air comprimé. On pourrait penser que l'invention est récente ; elle remonte en fait au XVI^e siècle et son principe à l'antiquité. C'est ce que rapporte le « Magasin pittoresque »² qui consacre un long article à un certain Marin Bourgeois, de Lisieux, inventeur touche à tout et véritable épigone de Léonard de Vinci. Son arquebuse à vent imaginée

1. Philosophe italien (1548-1600). Brûlé vif sur ordre du Saint-Office pour ses idées non conformes aux doctrines de l'église catholique.

2. Année 1848, p. 294-296. Cette revue chère au cœur des historiens amateurs et des collectionneurs est l'une des sources largement utilisées par l'Almanach. Publiée de 1833 à 1914, encyclopédique et magnifiquement illustrée de gravures sur bois dues au burin des grands artistes du XIX^e siècle. Les textes non signés sont de Prosper Mérimée, Sainte-Beuve, Geoffroy Saint-Hilaire - et de bien d'autres auteurs célèbres en leur temps.

vers 1598 est décrite dans les « éléments d'artillerie » de Flurance Rivault³. Elle est capable d'envoyer des projectiles à 400 pas⁴. Les balles en plomb dont on peut la charger s'écrasent lorsqu'elles touchent une cible en pierre. Cette arme redoutable est restée à l'état de prototype. Son inventeur assurait que le roi [Henri IV] lui avait défendu d'en montrer les plans. Ce secret défense est resté trop bien gardé. L'arquebuse à vent n'a pas remplacé l'arquebuse à poudre et à mèche peu pratique utilisée à l'époque...

Le plus curieux est qu'une arme fonctionnant sur ce principe avait déjà été imaginée, trois siècles avant Jésus-Christ, par Ctésibius⁵.

Toujours selon les mêmes sources citées par le « Magasin pittoresque », ce savant, qui avait compris le parti que l'on pouvait tirer des propriétés élastiques de l'air, avait fabriqué un appareil en « airain étiré » dans lequel se mouvait un piston capable de comprimer l'air. L'aérotone, c'est son nom, fut adapté pour lancer des pierres à grande distance. L'idée ne fut ce-

pendant pas reprise et ce lointain ancêtre du canon n'a pas fait évoluer l'art de la guerre au temps de Ctésibius. Pas plus que l'arquebuse à vent imaginée 2000 ans plus tard par l'inventeur normand. Seules demeurent aujourd'hui les carabines à plomb utilisées pour le tir sur cible ou la chasse aux petits oiseaux. Il semble donc bien qu'on n'ait pas su tirer parti des acquis alors qu'ils étaient consignés dans des archives. Encore eut-il fallu s'intéresser à ces archives et les exploiter.



Arquebuse de Marin Bourgeois

Ces faits que la presse nous présente à grand fracas comme des scoops

3. Flurance-Rivault, David - [Les] Éléments de l'artillerie et Théorie de la pratique du Canon, par le Sr de Flurance-Rivault - Paris : A. Beys, 1605.

4. Longueur du pas : 80 cm, soit plus de 300 mètres, ce qui n'est pas négligeable.

5. « Mécanicien » égyptien né à Alexandrie vers 250 avant J.-C. Inventeur notamment d'un orgue hydraulique, d'une clepsydre (horloge à eau) et d'une pompe foulante et aspirante qui porte son nom.

Beaucoup d'inventions sont tombées de la sorte dans l'oubli. Il en est de même pour certains faits de société ; ces faits que la presse nous présente à grand fracas comme des scoops et qui ne sont en réalité que la répétition d'événements similaires survenus dans un passé pas toujours si lointain.

Ainsi, récemment, toute la presse titrait à la une : « Les Arts premiers entrent au Musée du Louvre ». Aucun journal, sauf erreur, n'a titré « Le retour des arts premiers au Louvre », car il s'agit bien d'un retour. Lorsqu'on lit : « Il faut donc

louer l'administration des musées du Louvre d'avoir ouvert un asile aux débris quelquefois bien frustes, aux fragments parfois aussi trop grossiers qui constituent aujourd'hui la nouvelle collection [d'art aztèque]... », on trouve ce texte très actuel. Malgré les réserves formulées quant à la qualité des pièces exposées, ne croirait-on pas ces lignes sorties de la plume d'un de ces journalistes qui saluent aujourd'hui « l'entrée des arts premiers au musée du Louvre » ?

Il n'en est rien ; elles datent en réalité de 1852. Elles sont extraites, une fois

de plus, du « Magasin pittoresque »⁶ ! L'art aztèque au musée du Louvre n'est donc pas une première mais la répétition d'une entrée déjà réalisée près d'un siècle et demi plus tôt ! Nuance de taille qui ne semble cependant pas avoir été beaucoup évoquée⁷. Les faits sont pourtant relatés en détail dans un article de plus de trois pages, illustré et documenté, que la revue a consacré cette année-là au « Musée des antiquités américaines au Louvre ».

S'appuyant sur un livret comportant au moins 246 notices, publié par le musée, l'auteur présente et décrit une vingtaine de statuettes qui ont retenu son attention. « Bizarre », « barbare », « monstrueux » sont les termes employés pour qualifier ces pièces. À cette époque, les arts primitifs l'étaient dans toutes les acceptions du terme. Mais là n'est pas la question (elle pourrait à elle seule faire l'objet d'une chronique !). Il s'agit de savoir ce que sont devenus ces témoignages de l'art aztèque entrés pour la première fois au Louvre dans les années 1850.



Statuette

Une recherche dans les guides touristiques parisiens de l'époque permet de se faire une idée. On pouvait encore voir ces antiquités aztèques une dizaine d'années plus tard. Le « Guide parisien » (Collection des guides Joanne, édition de 1863) indique en effet que le « Musée américain a reçu récemment quelques accroissements ». Ledit musée américain a eu une existence éphémère puisqu'il n'était déjà plus signalé dans le « Paris-Diamant » de 1886 (autre volume de la même collection des Guides Joanne). Et pour cause, entre-temps, le Musée ethnographique du Trocadéro avait été inauguré (1878). On peut supposer que les collections d'art américain du Louvre y ont alors été transférées. Des objets ethnographiques

Non seulement ils sont enfermés dans une cage mais ils subissent des châtiments corporels

Le XIX^e siècle finissant s'occupait beaucoup d'anthropologie. Quatre ans avant l'inauguration du musée ethnographique du Trocadéro, le jardin d'acclimatation (dans le bois de Boulogne à Paris) aménage des enclos dans lesquels des êtres humains sont présentés au public ! Le journal « Le Monde » a consacré un fort intéressant article sur ce zoo humain⁸ imaginé par Albert Geoffroy Saint-Hilaire, petit-fils du célèbre naturaliste et directeur du jardin à l'époque. En fait, ce dernier réalisait en grand ces présen-

américains, notamment « des moulages d'édifices de l'Amérique centrale et de monuments de l'Amérique du Sud », sont effectivement signalés dans ce nouveau musée par le guide « Paris en poche » (collection des Guides pratiques Conty).

On peut aussi penser que les statuettes présentées au Louvre en 1852 et décrites dans le livret publié à cette occasion ont été placées dans les réserves du Musée ethnographique du Trocadéro et qu'elles sont actuellement conservées dans celles de son successeur, le Musée de l'homme.

Il serait également curieux de savoir si l'une de ces pièces ne figurerait pas parmi les œuvres sélectionnées pour la salle des arts premiers du Louvre. La boucle serait ainsi bouclée...

tations de « curiosités » qui existaient, mais de manière plus discrète - y compris en chambre - à Paris et ailleurs, bien avant 1874. On pense d'abord aux malheureux Indiens qui furent le sujet et l'objet de « La Controverse de Valladolid » après la conquête de l'Amérique

6. Année 1852, p. 195-199.

7. Quelques livres consacrés à l'exposition dernièrement parue y font allusion, notamment : Arts premiers : le temps de la reconnaissance - Marine Degli et Marie Mauzé. Paris : Gallimard - Réunion des musées nationaux, 2000. - (Découvertes Gallimard. Histoire ; 393).

8. 16 et 17 janvier 2000, p 12.

(il s'agissait alors de savoir si les Indiens « avaient une âme »). On pense aussi aux « monstres » exhibés de tout temps dans les foires et autres fêtes foraines. Ou encore à la « Venus hottentote » présentée comme curiosité en raison de son anatomie soi-disant atypique. Au jardin d'acclimatation, détourné de sa vocation première, on avait tout simplement décidé de montrer des êtres humains « exotiques » ! Tous ces « sauvages » vivant dans l'empire colonial que la France était en train de constituer. L'Histoire est ainsi pleine de ces relations d'exhibitions de spécimens humains ramenés de telle ou telle contrée au gré des découvertes des navigateurs européens⁹.

En organisant ces « exhibitions ethnographiques », le directeur du jardin d'acclimatation avait peut-être eu connaissance de la ménagerie ambulante qui avait défrayé la chronique à Paris quelque quarante ans auparavant. Cette exhibition donnant en spectacle « d'authentiques sauvages d'Amérique du Sud », avait alors suscité la réaction indignée de certains membres de l'Institut.

Voici les faits. En 1832, les quatre derniers représentants de la tribu des Charruas (Indiens qui nomadisait aux confins de l'Uruguay et de l'Argentine avant leur extermination) sont exhibés « entre un éléphant et un rhinocéros » dans une ménagerie ambulante. Celle-ci s'installe

ensuite dans un appartement de la rue de Rivoli, à Paris.

Cette tragédie est rappelée avec émotion par un lecteur dans une lettre adressée en 1842 au « Magasin pittoresque » qui avait évoqué cette affaire dans ses colonnes. Résumons-la : Auguste Saint-Hilaire (ressemblance fortuite des noms), naturaliste grand connaisseur des populations amérindiennes du Brésil, se rend sur place et constate « la manière indigne dont ces étrangers étaient traités ». Non seulement ils sont enfermés dans une cage mais ils subissent des châtiments corporels. Il s'émue auprès d'autres membres de l'institut qui jugent comme lui que « l'humanité et l'honneur même de la France ne permettent pas de tolérer plus longtemps une si criante injustice ». Une action est engagée par les autorités préfectorales mais trop tardivement pour empêcher le montreur de s'éclipser. Il échappe aux recherches et passe en Allemagne où mourront les deux derniers captifs survivants.

En 1874, des protestations identiques à celles suscitées lors de la précédente affaire n'arrêtent pas la juteuse mascarade ethnographique mise en place par Albert Geoffroy Saint-Hilaire au jardin d'acclimatation. Au contraire, elle fait des émules, à Londres et à Berlin. Elle fait aussi le bonheur des anthropologues qui peuvent se livrer à loisir à leurs mesu-

res anthropométriques. Les exhibés, il est vrai, ne marchent plus au fouet.

Ces exhibitions avilissantes du jardin d'acclimatation cesseront au début du XX^e siècle. On retrouvera de manière plus discrète divers représentants des colonies exhibés lors de l'exposition universelle de 1900 (pavillons coloniaux) et à l'exposition coloniale de 1931. Ils ne sont plus parqués derrière des grilles, sinon celles du regard.

*

En dépit des apparences, les faits rapportés dans cette chronique ont plusieurs points communs : l'oubli, dans les mémoires ou les archives, et la réitération. Quelle conclusion tirer ? Pour ne pas subir la désinformation, il est indispensable de se documenter, de contrôler, comparer, et critiquer les sources d'information. Ce n'est pas toujours facile vu la masse de données disponibles aujourd'hui, notamment avec les médias électroniques. Cette volonté d'information et de documentation doit s'exercer tant dans le cadre de la vie professionnelle que dans le contexte la vie sociale.

Paraphrasant Voltaire, on terminera avec cette invitation : « Informez-vous et vous serez des citoyens, ne le faites pas et vous resterez des sujets ! ».

9. Par exemple, vingt et un Malgaches sont ramenés à Lisbonne en février 1506 par l'amiral Fernando Soarez « pour les montrer ».